**Zeitschrift:** Entretiens sur l'Antiquité classique
**Herausgeber:** Fondation Hardt pour l'étude de l'Antiquité classique
**Band:** 25 (1979)

**Artikel:** Prose grecque classicisante
**Autor:** Lasserre, François
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-660797

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 04.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

V

François Lasserre

# PROSE GRECQUE CLASSICISANTE

En relisant les travaux modernes consacrés à la littérature classicisante et en cherchant à cerner sa problématique, mal définie encore, on constate bientôt qu'elle pose en effet un problème: celui de son existence en tant que fait littéraire. De la *Griechische Beredsamkeit in dem Zeitraum von Alexander bis auf Augustus* de Friedrich Blass en 1865 à *The Art of Persuasion in Greece* de George Kennedy en 1963, en passant par *Die antike Kunstprosa* d'Eduard Norden en 1898, ou plus simplement de la première édition de l'*Histoire de la littérature grecque* des frères Alfred et Maurice Croiset à la dernière de la *Geschichte der griechischen Literatur* d'Albin Lesky, le tableau ne change pas: en fait de prose classicisante — Maurice Croiset, d'ailleurs, ignore ce concept — l'antiquité nous a laissé de nombreux traités de rhétorique qui en définissent les règles, mais les œuvres qui devraient les appliquer sont si peu nombreuses et si dispersées dans le temps qu'on hésite à les réunir en un corpus, d'autant plus que la doctrine classicisante n'a pas empêché la production beaucoup plus abondante d'œuvres échappant à son autorité. Du côté de la doctrine, on trouve à peu près toute l'œuvre rhétorique de Cicéron, toute celle de Denys d'Halicar-

nasse, le traité *Du sublime*, les fragments de Cécilius de Calacté, peut-être le traité *Sur le style* du pseudo-Démétrios de Phalère, si on le date avec Radermacher du Ier siècle de l'ère chrétienne [1], enfin une bonne dizaine de noms de rhéteurs cités par Cicéron, Sénèque le Rhéteur, Strabon et Quintilien. Du côté des œuvres, ce sont dans l'ordre d'importance les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, l'œuvre entière de Philon d'Alexandrie, la *Guerre juive* et une partie des *Antiquités juives* de Flavius Josèphe, les fragments de Nicolas de Damas, relativement importants en nombre et en étendue, et de Timagène d'Alexandrie, ainsi que ceux de l'œuvre historique de Cécilius de Calacté, quantités négligeables, enfin, si l'on veut, les *Actes des Apôtres* de l'évangéliste Luc, assimilables par analogie à la littérature classicisante, mais au titre, si je puis dire, de sous-produit. Entre Denys et Philon le vide littéraire s'étend sur une génération, sur une génération aussi entre Philon et Josèphe. Cela fait-il une littérature au sens commun du terme, c'est-à-dire une production homogène présentant un nombre suffisant de caractères communs et alimentée par des auteurs ayant conscience de suivre à peu près les mêmes principes ? C'est la question que nous aurons ici à traiter.

Pour y répondre, nous ne manquerons pas d'analyser et de rassembler, dans un premier examen, les traits spécifiques de la prose classicisante. Nous nous demanderons ensuite s'ils donnent à cette prose une physionomie suffisamment originale pour qu'il y ait lieu de lui assigner une place à part au sein des courants littéraires qui traversent la période hellénistique. De ce second examen doit résulter notre conclusion. Mais je ne veux pas aborder cette étude sans souligner au préalable un fait d'histoire auquel nous aurons constamment à nous référer par la suite, à savoir que presque tous les auteurs des œuvres consi-

[1] Demetrii Phalerei qui dicitur *De elocutione libellus* (Leipzig 1901), pp. XI-XV. Il a été récemment ramené à la première moitié du IIIe siècle avant J.-C. par G. M. A. Grube (ed.), *A Greek Critic: Demetrius On Style* (Toronto 1961), 39-56, sur des arguments inégalement convaincants.

dérées comme typiques du courant classicisant sont des rhéteurs ou touchent de très près à la rhétorique. Le traité *Des guerres serviles* de Cécilius et les *Antiquités romaines* de Denys sont des démonstrations de rhéteurs. Timagène tenait à Rome une école de rhétorique. Nicolas de Damas commence par être le précepteur des fils d'Antoine et de Cléopâtre avant qu'Hérode ne l'appelle à sa cour comme philosophe et comme rhéteur [1] et finalement ne l'engage à écrire une histoire pour servir à sa propre gloire. Josèphe, dont la langue maternelle est l'araméen, avoue s'être fait aider par des Grecs pour rédiger la version grecque de la *Guerre juive* et Thackeray a reconnu dans les livres XV à XIX des *Antiquités juives*, seuls de cette œuvre à mériter l'épithète de classicisants, à nouveau la main de ces rédacteurs grecs, qu'il assimile à des professionnels [2]: leur formation rhétorique ressort avec évidence de leur style. L'auteur des *Actes des Apôtres* n'a pu apprendre les quelques règles d'historiographie qu'il applique, usage du discours, formules archaïsantes, lieux communs, qu'à l'école du grammairien ou du rhéteur qui lui a donné aussi une teinture de beau langage. Il n'y a que Philon dont on ne puisse pas établir de manière tangible la relation avec la rhétorique professionnelle, mais il a eu nécessairement contact avec elle au cours des solides études qu'il a menées à Alexandrie.

Il résulte de cet aperçu liminaire sur la relation singulière de la prose classicisante avec le métier de rhéteur que les œuvres citées constituent peut-être une littérature spéciale, hypothèse qu'il s'agira de vérifier. Sur le plan de la statistique, à tout le moins, elle apparaît minoritaire et ce statut doit être pris en considération comme le second fait historique dûment établi. En effet, dans la période qui va de Cécilius à Josèphe, aux sept

[1] De l'aveu même de Nicolas dans son autobiographie, *FGrHist* 90 F 135.

[2] *Josephus the Man and the Historian* (New York 1929), cité ici d'après la traduction allemande du chapitre *Josephus and Hellenism : His Greek Assistants* dans A. SCHALIT (Hrsg.), *Zur Josephus-Forschung*, Wege der Forschung 84 (Darmstadt 1973), 143-4.

noms que j'ai pu évoquer il est facile d'opposer une liste beaucoup plus longue de prosateurs non classicisants, qui fait ressortir par contraste l'isolement des premiers: en histoire et géographie Posidonios, Théophane de Mytilène, Strabon — je laisse intentionnellement Diodore de côté —; en philosophie Philodème, Cornutus, Musonius, Hiéroclès, Epictète; en littérature scientifique Géminos, Cléomède et Dioscoride. Et je ne cite ici que les auteurs dont les coordonnées littéraires nous sont connues grâce aux œuvres conservées ou à des fragments suffisants; on pourrait en doubler le nombre dans chacune des catégories, sans risque d'erreur, en ajoutant tous ceux qui n'ont presque rien laissé à la postérité mais dont divers indices assurent l'appartenance à la lignée des non classicisants. Observons enfin que s'il existe une prose classicisante, on ne trouve pas en parallèle une poésie classicisante et que l'absence de celle-ci contribue à marginaliser celle-là. Nous aurons à revenir sur ces comparaisons.

* * *

Le cadre historique étant ainsi délimité, entrons dans le vif du sujet et, procédant du particulier au général, considérons de près quelques échantillons de prose classicisante qui nous serviront ensuite d'étalons ou de pierres de touche pour éprouver le degré de classicisme des auteurs précités. Il faut, en effet, voir de près les particularités de cette prose si l'on veut vérifier les affirmations de la doctrine et connaître les modalités de son application. J'ai choisi à cette fin trois textes typiques des *Antiquités romaines* de Denys, deux discours et un récit historique, non pas exemples de parade, mais spécimens moyens de sa manière d'écrire, en tout une trentaine de lignes.

Voici d'abord, en IV 36, 1-2, quelques phrases du discours de Servius Tullius sur le thème du bon roi, dans la réponse qu'il oppose au futur Tarquin le Superbe le pressant d'abdiquer. Karl Maetzke a depuis longtemps montré que Denys imite ici

un passage du discours de Nicoclès composé par Isocrate, *Or.* III 32-38, dont il reprend les idées, le plan et quelques termes, procédé caractéristique, mais non point constant, de l'imitation recommandée par les rhéteurs [1]. « A l'égard des citoyens — disait d'abord Nicoclès chez Isocrate, § 32 — j'ai fait preuve de tant de mansuétude qu'il n'y a eu sous mon règne ni exil, ni peine de mort, ni pertes de biens, ni aucune autre infortune de ce genre. » De même Servius Tullius chez Denys, en 36, 1: « [Ceux qui murmurent] connaissent-ils beaucoup de citoyens qui, sous mon règne, aient subi sans jugement la peine de mort, la privation de leur patrie, la perte de leurs biens ou aucune autre infortune au mépris du droit ? » Et Servius continue: « Et peuvent-ils citer à mon sujet aucun de ces abus injustes habituels aux tyrans, tels que viols de femmes mariées, outrages à la virginité des filles ou toute autre forme de débauche à l'égard de personnes de naissance libre ? » C'est le deuxième point du discours de Nicoclès, qui a dans l'intervalle démontré par des faits son respect de la justice, § 36: « Sachant que les citoyens mettent au-dessus de tout leurs enfants et leurs femmes, que leurs plus grandes colères s'enflamment contre ceux qui attentent à leur honneur, et que tout acte de violence contre eux engendre les plus grands maux au point que, sujets ou souverains, beaucoup l'ont expié de leur mort, je me suis abstenu de tout crime de ce genre et depuis le début de mon règne on doit savoir que je n'ai jamais eu commerce avec aucune autre personne qu'avec ma propre femme. » Le troisième point traité par l'un et par l'autre est identique: la justice qu'il a voulue observée par tous, le roi s'y est conformé lui-même comme un simple particulier (Isoc. §§ 37-38; Dion. Hal. 36, 3). Enfin Servius conclut par une sentence classique, 36, 3: « Et si je rends au peuple le pouvoir qu'il m'a donné, devenu simple particulier je m'efforcerai de montrer à tous qu'après avoir su commander dans le respect du bien, je suis aussi capable d'obéir

[1] *De Dionysio Halicarnassensi Isocratis imitatore* (Diss. Breslau 1906), 30-1.

en sage. » Cette sentence, Denys l'a lue vers la fin du discours de Nicoclès, dans un contexte un peu différent, § 57 : « Si vos fils apprennent à bien obéir, ils seront capables de commander à beaucoup d'hommes. » [1]

Les passages que je viens de citer appartiennent à une imitation continue, le même modèle fournissant plusieurs idées que l'imitateur adapte à son sujet et paraphrase de telle manière qu'il évite de donner l'impression d'une simple copie. La thèse de Maetzke en donne comme autre exemple tiré d'Isocrate — les emprunts à Hérodote et Thucydide n'entraient pas dans sa recherche [2] — l'imitation continue de l'*Archidamos* dans le discours de Brutus en IV 77-83, avec pas moins de dix parallèles [3] ; le cas est d'autant plus intéressant que Denys recommande précisément dans son traité *Sur Isocrate*, § 9, l'*Archidamos* comme modèle de discours politique. Mais une autre raison me pousse maintenant à citer l'un de ces parallèles, c'est que l'idée empruntée à Isocrate prend dans la version de Denys un tour stylistique typique de Démosthène plus que d'Isocrate, l'amplification binaire, par laquelle la notion à exprimer se dédouble en deux termes plus ou moins synonymes ou en un hendiadys, forme de redondance que Carl Rehdantz a reconnue le premier dans les *Philippiques* et à laquelle il a donné le nom d'*Erweiterung* [4]. Voici l'exemple. On lit chez Isocrate, *Archidamos* (VI) 59 :

[1] Attestée notamment chez Platon dans le *Protagoras*, 326 d, la formule remonterait à Protagoras lui-même selon D. Loenen, *Protagoras and the Greek Community* (Amsterdam [1941]), 16.

[2] Sur Hérodote, dont Denys s'est plus servi que de Thucydide, voir S. Ek, *Herodotismen in der Archäologie des Dionys von Halikarnass. Ein Beitrag zur Beleuchtung des beginnenden Klassizismus* (Diss. Lund 1942), et « Eine Stiltendenz in der römischen Archäologie des Dionysios von Halikarnass », in *Eranos* [Löfstedtianus] 43 (1945), 198-214, enfin K. A. Riemann, *Das herodoteische Geschichtswerk in der Antike* (Diss. München 1967), 70-95. Sur Thucydide, voir H. G. Strebel, *Wertung und Wirkung des thukydideischen Geschichtswerkes in der griechisch-römischen Literatur* (Diss. München 1935), 42-50.

[3] K. Maetzke, *op. cit.*, 33-5.

[4] *Demosthenes' neun philippische Reden für den Schulgebrauch erklärt*, II 2, *Indices*, 4. verb. Auflage von Fr. Blass (Leipzig 1886), 13-16, s. v. Erweiterung.

« Pour moi, je considère que l'aide la plus importante et la plus solide — μεγίστην συμμαχίαν καὶ βεβαιοτάτην —, c'est d'agir conformément à la justice, car celle-ci aura vraisemblablement pour effet la bienveillance des dieux, puis de mener correctement les affaires publiques, de vivre dans la modération et d'accepter de combattre contre les ennemis. » Ce qui devient sous la plume de Denys en 83, 1 : « Pour agir, sur quelles incitations et sur quelles aides compterons-nous — τίσιν ἀφορμαῖς χρησόμεθα καὶ ποίαις συμμαχίαις —, il me reste à le dire. Ce sera d'abord sur notre espérance dans les dieux, de qui Tarquin souille aujourd'hui autels, temples et sanctuaires de ses mains maculées de sang et fatiguées du meurtre de ses propres sujets — αἱμοφυρτοῖς χερσὶ καὶ παντὸς ἐμφυλίου γεμούσαις ἄγους — quand il commence le sacrifice et la libation — θυσιῶν καὶ σπονδῶν καταρχόμενος —. Ce sera ensuite sur notre espérance en nous-mêmes, qui ne sommes ni faibles par le nombre, ni inexperts à l'art de la guerre — οὔτ' ὀλίγων ὄντων οὔτ' ἀπείρων πολέμου. » Sur sept lignes chez Isocrate, une seule amplification binaire; sur sept lignes chez Denys, quatre: les chiffres parlent d'eux-mêmes.

Avant de passer au troisième exemple, je ferai encore observer au sujet de celui que nous venons de voir que Denys a tendance à enchérir de toute manière sur son modèle et pas seulement par les amplifications binaires. Au sein même de celles-ci, on relève trois fois l'hyperbate, dont deux par rejet au delà du verbe. On y note aussi la substitution du singulier par le pluriel, συμμαχίαι au lieu de συμμαχία, et de la tournure déclarative ἐγὼ ἡγοῦμαι μεγίστην συμμαχίαν εἶναι par la tournure interrogative ποίαις συμμαχίαις χρησόμεθα, enfin la double négation faisant litote οὔτ' ἀπείρων πολέμου au lieu de μάχεσθαι τοῖς πολεμίοις ἐθέλειν. Sven Ek a constaté la même tendance dans les tours de phrase imités d'Hérodote et montré qu'elle se concrétise dans certains stylèmes schématisés, par exemple dans la substitution du présent historique au temps passé dans les

énoncés hérodotéens du type τὸν αὐτὸν δὲ τοῦτον χρόνον ἐγένετο... [1]

Passons maintenant au troisième exemple, avec lequel nous quittons le discours pour la narration. Voici le récit de l'épisode tristement célèbre qui suit immédiatement le meurtre de Servius Tullius, en IV 39, 4: « A peine son corps fraîchement égorgé venait-il d'être jeté dans la rue encore palpitant que parut sa fille. La voie par laquelle sa voiture devait passer étant très étroite, les mules, à la vue du cadavre, s'affolèrent et le muletier qui les guidait, troublé par ce spectacle pitoyable, s'arrêta pour se retourner vers sa maîtresse. Et comme elle lui demandait ce qui l'empêchait de faire avancer l'attelage, il dit: « Ne vois-tu pas, Tullia, que ce cadavre est celui de ton père et qu'il n'y a pas moyen de gagner le palais sinon en passant sur son corps ? » A cette réponse, elle se mit en colère et retirant de dessous ses pieds le marchepied elle en frappe le muletier et s'écrie: « Vas-tu continuer, misérable, et même par-dessus ce cadavre ! » L'homme, alors, fait avancer les mules de force sur le corps étendu, gémissant plus sous l'effet de son affliction que du coup qu'il avait reçu. » Loin d'être unique dans l'œuvre de Denys, ce récit fortement dramatisé dans lequel traits descriptifs, dialogue contrasté et effets pathétiques visent ensemble à impressionner le lecteur, est au contraire typique de son style narratif. Or ce qui peut surprendre, c'est qu'au lieu d'imiter les modèles qu'il recommande dans ses traités de rhétorique, c'est-à-dire Hérodote, Thucydide sous certaines conditions, Xénophon, Ephore et Théopompe, bref l'historiographie épidictique et moralisante, Denys suit ici l'école adverse, celle de l'historiographie dite tragique parce qu'elle se réclamait depuis Douris de Samos de la tragédie [2]. Et en effet, empruntant par nécessité toute l'histoire de la lutte de Tarquin contre

[1] Hdt. IV 145, 1; voir S. Ek, « Eine Stiltendenz... », 210-4.

[2] Voir Douris, *FGrHist* 76 F 1 et 67, et en général B. L. Ullman, « History and Tragedy », in *TAPhA* 73 (1942), 25-53, et B. Gentili, « Le teorie del discorso

Servius Tullius à Fabius Pictor, à quelques corrections près [1], il s'est contenté de n'en pas souligner expressément le caractère tragique, comme le fait, en revanche, Tite-Live, puisant à la même source, quand il qualifie le forfait de Tullia de *sceleris tragici exemplum* en I 46, 3, ce que Denys a tourné en IV 39, 1 par Τὰ μετὰ ταῦτα δεινὰ μὲν ἀκουσθῆναι, θαυμαστὰ δὲ καὶ ἄπιστα πραχθῆναι, τῆς ἀνοσίας αὐτοῦ θυγατρὸς ἔργα παραδίδοται. Il fait ainsi de l'histoire tragique sans l'avouer et sans doute croyant n'en pas faire, comme on le voit encore dans un autre emprunt à Fabius Pictor, en VII 70, 1, où il avertit son lecteur qu'il n'a retenu de sa source « ni l'appareil théâtral, ni les discours fleuris — προσθηκὰς θεατρικὰς καὶ λόγους ἀνθηροτέρους — pour le persuader par la seule rigueur des faits au lieu de le séduire par des agréments ».

Du point de vue de l'imitation, c'est-à-dire de l'utilisation des modèles dans la création d'un texte personnel, ces trois exemples de l'écriture historique de Denys mettent en évidence l'ambiguïté de sa démarche et de la démarche classicisante en général. La réaction contre l'asianisme devait conduire à une certaine rigueur constamment louée chez les auteurs classiques, mais le dynamisme propre de la rhétorique, par essence créatrice de verbe et non laconique, entraîne l'écrivain à de nouveaux débordements, soit qu'il abuse des procédés isocratiques dans la ligne même de leur visée originale, le développement équilibré, soit qu'il dévie du classicisme et se laisse séduire par les prestiges du style dramatique, contraires d'une autre manière que ceux de la rhétorique asianisante à l'austérité attique. Il y a divorce, en somme, entre le but et les moyens, et il n'est pas difficile de voir que ce divorce résulte de l'oubli du but à partir du moment où tout l'effort s'est concentré sur la manière

---

storico nel pensiero storiografico dei Greci », dans B. Gentili et G. Cerri, *Le teorie del discorso storico nel pensiero greco et la storiografia romana arcaica* (Roma 1975), 1-45.

[1] Voir *FGrHist* 809 F 7 et 8, cités précisément par Denys.

d'imiter. Chez Denys, cet effort inhérent à sa volonté de démontrer l'excellence de sa doctrine dans une œuvre exemplaire a conditionné jusqu'à l'organisation de celle-ci: les *Antiquités romaines* sont composées de manière à favoriser à tour de rôle les deux modèles, le modèle oratoire par une sélection des événements qui ne retient de l'histoire de Rome que les affrontements occasionnant des discours contradictoires et le modèle narratif dramatique par les effets de cette même sélection, propre à fournir à l'écrivain des épisodes mouvementés et des scènes frappantes. De là provient l'impression si fréquente d'artifice produite par la lecture de Denys, bien proche, et pour la même cause, du faux sublime dénoncé par le pseudo-Longin.

Une ambiguïté d'un autre ordre se manifeste dans le rapport du style avec la langue. Grâce aux nombreuses études de détail dont nous disposons aujourd'hui dans ce domaine, je puis me dispenser d'une fastidieuse démonstration et me contenter des conclusions qui se dégagent de celles-ci, réductibles à quatre formules:

1° L'effort de purisme en grammaire s'affirme surtout dans l'usage plus fréquent et plus varié de l'optatif par comparaison avec Polybe, Philodème, Diodore de Sicile et Strabon [1]; διό et διόπερ sont évités [2].

2° Deux stylèmes de nature grammaticale marquent le retour volontaire aux modèles classiques: la reviviscence du

[1] Voir K. Reik, *Der Optativ bei Polybius und Philo von Alexandria* (Diss. Tübingen 1901, parue à Leipzig en 1907); R. Kapff, *Der Gebrauch des Optativus bei Diodorus Siculus* (Diss. Tübingen 1903); J. Palm, *Über Sprache und Stil des Diodoros von Sizilien* (Diss. Lund 1955), 81-3; E. Schroefel, *De optativi apud Dionysium Halicarnasseum usu* (Diss. Breslau 1909); A. Glatzel, *De optativi apud Philodemum, Strabonem, Pseudo-Longinum usu* (Diss. Breslau 1913); G. Anlauf, *Standard Late Greek oder Attizismus? Eine Studie zum Optativgebrauch im nachklassischen Griechisch* (Diss. Köln 1960).

[2] Voir S. Usher, « Some Observations on Greek Historical Narrative from 400 to 1 B.C. », in *AJPh* 81 (1960), 364.

présent historique [1] et le large emploi des cas d'attraction du pronom relatif [2].

3° De nombreux vulgarismes du grec hellénistique, notamment dans l'emploi des temps [3] et des modes (cas où l'optatif n'a pas été remis en service), dans la syntaxe de πρίν [4], dans la construction des prépositions [5] et dans le vocabulaire, soulignent par contraste le caractère artificiel de la tendance à revenir à la langue classique; la pauvreté des particules de liaison s'inscrit sur le même horizon [6].

4° Le vocabulaire porte doublement la marque de la langue hellénistique: d'une part il admet des vulgarismes, comme on vient de le voir, d'autre part il recherche les mots composés ou dérivés et les poétismes, typiques d'une évolution qui commence dès l'époque alexandrine [7].

[1] K. Eriksson, *Das Präsens historicum in der nachklassischen griechischen Historiographie* (Diss. Lund 1943).

[2] P. Roesler, *De assimilationis pronominis relativi usu qualis fuerit apud Theophrastum, Polybium, Dionysium Halicarnaseum* (Diss. Breslau 1906).

[3] K. Roth, *Die erzählenden Zeitformen bei Dionysius von Halikarnass* (Diss. Erlangen 1898).

[4] A. Tzschuschke, *De πρίν particulae apud scriptores aetatis augusteae prosaicos usu* (Diss. Breslau 1913).

[5] J. Käser, *Die Präpositionen bei Dionysius von Halicarnassus* (Diss. Erlangen 1915). F. Krebs, *Die Präpositionsadverbien in der späteren historischen Gräcität* I-II (München 1884-1885), montre la tendance à substituer aux prépositions des adverbes, et dans *Zur Rection der Casus in der späteren historischen Gräcität* I-III (München 1887-1890), la substitution progressive du génitif et du datif par l'accusatif après de nombreux verbes, notamment les composés à préverbes.

[6] En l'absence d'une étude spéciale sur les auteurs à comparer, on peut se référer aux analyses et tableaux statistiques de J. Blomqvist, *Greek Particles in Hellenistic Prosa* (Lund 1969), bien que Denys n'y soit pas pris en considération. S. Usher, *art. cit.* (*supra* p. 144 n. 2), 364, note la régression de μὲν οὖν de Polybe à Diodore et de Diodore à Denys.

[7] On ne dispose encore, sur le vocabulaire de Denys, que de L. Goetzeler, *Animadversiones in Dionysii Halicarnassensis Antiquitates romanas* I-II (München 1893-1894), qui montre bien l'amalgame des apports de la langue littéraire (I) et de la langue vulgaire (II), mais a le défaut de ne pas distinguer l'enrichissement réel du vocabulaire par les mots composés, au sein de la langue littéraire hellénistique, des palliatifs à l'érosion du vocabulaire.

La dernière de ces quatre conclusions appelle seule un commentaire, qui nous ramènera d'ailleurs à notre sujet, rapport entre langue et style dans la prose classicisante. Par vulgarismes, il faut entendre le vocabulaire et les constructions empruntées à la langue courante. J'en relève sept dans le simple récit du forfait de Tullia que nous avons analysé précédemment: σῶμα au sens de 'personne', πτῶμα au sens de 'cadavre', νεκρός pris comme adjectif, δέσποινα désignant la maîtresse de l'esclave, ἀπήνη attesté seulement depuis Posidonios au sens de 'chariot', ὀρεοκόμος pour ὀρεωκόμος et ἐλεεινός pour ἐλεινός. Par poétismes, je désigne aussi bien les tournures directement empruntées à la langue des poètes que les composés de type poétique familiers à la prose hellénistique. Emprunts poétiques: les expressions χεῖρες γέμουσαι et ἄγος ἐμφύλιον faisant métaphore dans le discours de Brutus, l'adjectif νεοσφαγής dans l'épisode de Tullia; dans les trois cas, la poésie tragique fournit le modèle direct ou l'analogie. Composés de type poétique: αἱμόφυρτος dans le discours de Brutus, attesté déjà chez Polybe XV 14, 2 et chez Posidonios, *FGrHist* 87 F 5, et ἐκπικραίνομαι dans l'épisode de Tullia, attesté à la même époque chez Nicolas de Damas, *FGrHist* 90 F 47 § 7; mais dans le cas d'ἐκπικραίνομαι, nous sommes à la frontière entre poétisme artificiel et hypercaractérisation, tendance naturelle à la langue hellénistique, et si je me suis quand même risqué à l'alléguer ici, c'est que Denys l'a choisi pour sa valeur expressive, imagée, et non recueilli simplement dans la langue courante. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard que tous ces exemples se rencontrent dans la phrase la plus pathétique du discours de Brutus et dans le récit du forfait de Tullia, car Denys, visiblement, y a accumulé les effets rhétoriques. Mais tout au long des *Antiquités romaines*, le renouvellement du lexique manifeste plus que tout autre processus l'emprise de la langue hellénistique ornée sur son écriture, au point que Photios le qualifie de καινοπρεπής [1]. Sa langue réunit donc deux

[1] *Bibl.* cod. 83, p. 65 a 10.

tendances opposées, le classicisme et le modernisme, et dans le modernisme deux composantes hétérogènes, le vulgarisme et, si je puis dire, la préciosité. Il résulte de ce mélange un composé ambigu, la prose bâtarde contredisant la prose pédante et provoquant l'effet typique des édifices néo-classiques dans lesquels matériau de construction et forme architecturale ne sont pas faits l'un pour l'autre. Cette conclusion rejoint et corrobore celle à laquelle nous avait conduit l'étude des modèles historiques de Denys et du style de son historiographie: incompatibilité foncière entre la rigueur voulue — ou tout au moins prônée — de la conception classique de l'histoire et le désir d'impressionner le lecteur, de susciter son émotion par l'animation factice des événements dans le récit ou le discours. Et j'ajoute que sur le plan de la langue et du style comme sur celui de la conception de l'histoire, la contradiction interne et l'ambiguïté qui la manifeste s'avèrent au terme de cette première analyse tenir moins au placage d'une forme antique sur une pensée et une langue modernes qu'à l'usage systématique des moyens de la rhétorique, mal soutenus par une langue inadaptée, à des fins historiographiques et non pas oratoires.

* * *

Passant maintenant de l'œuvre de Denys à celle des autres auteurs classicisants, nous ne nous étonnerons pas d'y retrouver à quelques nuances près les mêmes caractéristiques. Chez les uns et les autres, les mêmes causes engendrent les mêmes effets. Jugé sur le critère de l'optatif, le purisme grammatical atteint le même degré chez Nicolas de Damas [1] et chez Josèphe que chez Denys, un degré supérieur même, par excès de zèle, chez

[1] Voir sur ce point P. Jakob, *De Nicolai Damasceni sermone et arte historica quaestiones selectae* (Diss. Göttingen 1911), 25. Les cas limites qui y sont évoqués suppléent mal, cependant, à l'absence de données statistiques. Aussi ai-je cherché confirmation du niveau atteint dans le long fragment *FGrHist* 90 F 66, qui atteste parfaitement la constance et la régularité des optatifs obliques, notamment dans les finales, et de l'optatif potentiel.

Philon [1]. Pour le présent historique ressenti comme stylème, Eriksson établit que Nicolas y recourt autant et de la même manière que Denys, tandis que Josèphe en use beaucoup plus souvent et presque de manière mécanique [2]; Philon, dans ses œuvres narratives, se place au-dessus des premiers, mais au-dessous de Josèphe [3]. Enfin, vulgarismes proprement dits, modernismes hellénistiques et vocabulaire classicisant composent chez Nicolas, Philon et Josèphe la même image ambiguë que chez Denys, aucun d'eux n'ayant senti le besoin de réformer la langue courante dans sa volonté de restaurer le style classique [4]. Cette relative uniformité ne les empêche pas de préserver chacun leur physionomie propre. Ainsi Nicolas adopte la λέξις εἰρομένη pour ses *Histoires* sur le modèle de l'historiographie ionienne et le style périodique sur le modèle d'Isocrate pour sa *Vie de César*. Philon, toujours excessif, se distingue partout par l'abus de l'asyndète. Josèphe, au contraire, dans sa *Guerre juive* surtout, un peu moins dans les *Antiquités juives*, réussit un style remarquablement proche, en dépit de son maniérisme, de celui de ses modèles ordinaires, Isocrate pour la période oratoire, Hérodote et Thucydide pour le vocabulaire. Denys d'Halicarnasse, de son côté, diffère d'eux parce qu'il a poussé plus loin l'imitation et n'a pas craint parfois, comme nous l'avons vu, de suivre pas à pas un texte continu et dans

[1] Voir sur ce point la thèse de K. Reik citée *supra* p. 144 n. 1, ainsi que les analyses comparatives de G. Anlauf, ouvrage cité dans la même note, 94-100.

[2] *Op. cit.* (*supra* p. 145 n. 1), 70-5 pour Nicolas, 76-82 pour Josèphe.

[3] Philon n'ayant pas été pris en considération par Eriksson, on se reportera à la *Vie de Moïse* à partir de I 8 et à la *Légation à Caïus* à partir du § 9, où apparaissent les premières occurrences.

[4] Pour Nicolas, le fragment cité ci-dessus (p. 147 n. 1) m'a servi de texte de référence. Pour Philon, on ne dispose encore que de C. Siegfried, *Philo von Alexandria als Ausleger des Alten Testaments* (Iena 1875), 137-41, bien insuffisant. Pour Josèphe, son vocabulaire et quelques figures de rhétorique ont été étudiés par B. Brüne, *Flavius Josephus und seine Schriften in ihrem Verhältnis zum Judentume, zur griechisch-römischen Welt und zum Christentume* (Gütersloh 1913), 161-214.

d'autres occasions de reproduire textuellement les idiotismes de ses modèles, mais ce qu'ils ont en commun l'emporte sur ce qui les différencie et c'est, plus que le principe de l'imitation, le poids de la rhétorique.

Et en effet, si nombreux soient-ils, les rapprochements verbaux entre modèles classiques et prose classicisante ne doivent pas faire illusion. Au sens strict du verbe imiter, aucun de ces auteurs, sauf Denys dans les passages où il s'applique le plus, n'imite ou, pour être plus exact, n'imite directement. Entre leurs modèles et ce qu'on s'imagine être leurs imitations s'interpose en façon de catalyseur la rhétorique, qui fixe en figures les élégances classiques les plus remarquables et les transmet sous forme de règles à l'écrivain, le plus souvent sans indication de provenance, sinon par les exemples d'auteurs qui accompagnent celles-ci dans les manuels. Certes, largement pratiquée, la lecture directe a laissé dans les mémoires d'innombrables souvenirs que les érudits de notre siècle se sont employés à repérer patiemment et à consigner ensuite dans leurs si précieuses dissertations « zur Erlangung der Doktorwürde ». Mais sa trace est superficielle, discontinue et dépourvue d'unité, et ces dissertations le montrent quand elles procèdent aux regroupements et aux bilans, car alors on prend conscience que les termes et locutions d'emprunt, seuls indices de lectures classiques, sont isolés les uns des autres et ne constituent pas le style. Au contraire, la rhétorique, instrument d'une imitation au second degré, par règles et exemples interposés, a modelé la prose classicisante et lui a seule donné son apparente et relative unité. Malgré les appels à l'imitation directe qu'ont répétés les rhéteurs grecs d'Apollonios Molon à l'auteur du traité *Du sublime* et les rhéteurs latins de Cicéron dans le *De oratore* à Quintilien, l'apprentissage du style s'est fait sur le modèle réduit des exemples choisis pour les manuels, tels que nous les trouvons encore chez Denys, dans le traité *Du sublime* et dans celui du pseudo-Démétrios *Sur le style*. De là vient aussi que les travaux consacrés à l'imitation des classiques chez De-

nys [1], Nicolas [2], Philon [3] et Josèphe [4] renvoient pêle-mêle à Hérodote, Thucydide, Xénophon, Isocrate et Démosthène et qu'il en aille de même, fait important, du style de Diodore de Sicile, où l'impossibilité de saisir des modèles précis a fait qu'on a préféré le décrire en termes de rhétorique [5].

Si nous arrêtions là notre tour d'horizon et les considérations qu'il nous inspire pour formuler, ou du moins essayer de formuler, une première réponse à la question posée tout d'abord de l'existence d'une littérature classicisante qualifiée, nous ne pourrions affirmer sans de grandes réserves que l'imitation des classiques lui donne vraiment son caractère spécifique. N'est-ce pas plutôt et de façon plus générale l'influence de la rhétorique qui crée entre les quelques auteurs considérés un lien de parenté ? Nous reviendrons bientôt sur cette alternative, mais je voudrais d'abord montrer sur l'exemple de Josèphe à quel point la rhétorique, plus que le classicisme, a marqué son œuvre, et je le ferai en opposant les parties dues à ses aides, écrivains de métier, à celles écrites de sa main. La *Guerre juive*, son premier ouvrage en langue grecque, rédigée ou à tout le moins revue par ses aides d'un bout à l'autre, présente un style totalement scolaire dans la mesure où il applique strictement les règles de la rhétorique. Les *Antiquités juives*, pour lesquelles il n'avoue aucune collaboration d'écrivains grecs, sont écrites dans un très bon grec, mais en λέξις εἰρομένη jusqu'au livre XIV, avec l'amplification binaire pour seule figure de style régulièrement

[1] Outre les travaux de K. Maetzke, S. Ek et L. Goetzeler cités respectivement aux notes 1 p. 139, 2 p. 140, et 7 p. 145 ci-dessus, on se reportera encore à J. Flierle, *Über Nachahmungen des Demosthenes, Thucydides und Xenophon in den Reden der Römischen Archäologie des Dionysius von Halicarnass*, Progr. des Ludwigs-Gymnasiums München 1889/90.

[2] Voir la thèse de P. Jakob citée *supra* p. 147 n. 1, *passim*.

[3] Voir l'ouvrage de C. Siegfried cité *supra* p. 148 n. 4.

[4] Voir l'ouvrage de B. Brüne cité *supra* p. 148 n. 4.

[5] Voir en général la thèse de J. Palm citée *supra* p. 144 n. 1.

employée; Thackeray, dans son analyse [1], attribue cette partie à Josèphe en personne. Avec le commencement du livre XV, la rédaction se modifie brusquement en passant à un style périodique maniéré qui rappelle celui de la *Guerre juive*, et celui-ci se poursuivra jusque tout près de la fin du livre XIX (§ 275), où reprend le style des premiers livres: c'est qu'il a cédé son calame à ses aides, l'un pour les livres XV-XVI, l'autre pour les livres XVII-XIX, cette partie ne l'intéressant pas, puisqu'elle traite de la Guerre juive. Discerner dans la première de ces rédactions étrangères la main d'un homme de goût et dans la seconde celle d'un 'Thucydidéen', au sens où l'entend Cicéron dans l'*Orator* 9, 30, dans le premier cas parce que les modèles ne se laissent pas identifier à l'arrière-plan d'une écriture pleine d'élégances, dans le second parce que plusieurs expressions proviennent directement de Thucydide et parce que certaines asymétries dans les périodes rappellent le style de cet auteur, ne contredit pas le sentiment d'une rhétorique prédominante. En effet, la neutralité du premier rédacteur en matière de modèles démontre l'absence de ceux-ci et l'usage de Thucydide par le second, dans la phraséologie surtout, se combine avec l'usage beaucoup plus frappant et plus constant de toutes les figures de la rhétorique, notamment de la double négation faisant litote. En revanche le livre XX et l'*Autobiographie* qui lui fait suite émanent de nouveau de la main de Josèphe et reviennent au style des livres I-XIV, la λέξις εἰρομένη. Enfin le *Contre Apion* montre quelques traits du style rhétorique dans les parties les plus polémiques, tandis que le reste, c'est-à-dire l'administration des preuves, est rédigé en λέξις εἰρομένη. Le contraste entre les deux styles et les raisons qui ont fait qu'ils apparaissent à tour de rôle dans l'ensemble de l'œuvre accusent donc le caractère scolaire du plus rarement

[1] *Op. cit.* (*supra* p. 137 n. 2), 146-55. En ce qui concerne l'imitation de Thucydide, on trouvera les données les plus complètes chez H. DRÜNER, *Untersuchungen über Josephus* (Diss. Marburg 1896), qui a noté le premier le style particulier des livres XV-XIX.

employé, le rhétorique: il se révèle lié soit à la personne des rédacteurs, les secrétaires qui ont travaillé à la *Guerre juive* et aux livres XV-XIX des *Antiquités juives*, soit au sujet traité, qui incite Josèphe à appliquer les règles de l'art oratoire, tant dans le *Contre Apion* que dans plusieurs passages des autres livres des *Antiquités juives*, en particulier le préambule du livre I et les discours; Anlauf a montré aussi comment Josèphe, quand il paraphrase l'*Epître d'Aristée*, y rétablit différents optatifs [1]. Caractère scolaire, dis-je, car Josèphe, quand il tient lui-même le calame et rédige sans application particulière, pratique le style cursif de la λέξις εἰρομένη hellénistique. Et style rhétorique plutôt qu'imitatif ou classicisant, puisque l'imitation de Thucydide ne marque que deux livres sur la totalité des livres de la *Guerre juive* et des *Antiquités juives* confiés à des rédacteurs grecs et ne représente ainsi que l'un des moyens recommandés par les rhéteurs enseignant l'art d'écrire.

Est-ce à dire alors que la prose classicisante, j'entends classicisante par imitation des classiques, revêt le caractère doublement exceptionnel d'être une exception dans le cadre de la prose rhétorique, elle-même exception dans celui de la prose des écrivains hellénistiques ? Du seul point de vue quantitatif, c'est-à-dire si l'on ne prend en considération que le nombre des auteurs et des œuvres de la période que nous avons considérée jusqu'à maintenant, de Denys à Josèphe, nous devrions répondre: oui. Mais on voit aussitôt l'erreur de ce critère, qui donnera presque toujours l'avantage aux écrits médiocres et dépourvus d'originalité sur la littérature vivante et créatrice. Et comme une littérature exceptionnelle, surtout si elle n'est soutenue que par l'école, ne saurait prétendre incarner davantage les tendances d'une époque, il faut bien que la réalité littéraire, littérature 'moyenne' s'il en existe ou dénominateur commun des tendances, se situe quelque part entre ces deux extrêmes. En d'autres termes, plutôt que de détacher du corpus

[1] *Op. cit.* (*supra* p. 144 n. 1), 100-4.

de la prose hellénistique, sous le nom de littérature, le groupe des œuvres classicisantes, il convient d'examiner par quoi elles s'y rattachent ou à tout le moins à quelle classe plus large elles peuvent être rattachées pour les sortir de leur isolement et les replacer dans leur contexte naturel. C'est à quoi va nous servir Diodore de Sicile, que sa position chronologique — il précède Denys d'à peine une génération — et les caractéristiques de son style situent dans l'antichambre, si je puis dire, de la prose classicisante au sens étroit du terme.

Que nous apprend, en effet, l'étude exemplaire que lui a consacrée Jonas Palm? [1] « Bien qu'il use en général d'une langue traditionnelle, il s'en faut de beaucoup qu'on puisse le considérer pour autant comme un classicisant, moins encore comme un atticiste », écrit celui-ci, citant en manière de mise en garde les vulgarismes ἀγαθώτατος et πολεμεῖν τινα. Mais ce jugement suit une comparaison avec Polybe qui insiste sur la proximité stylistique entre les deux auteurs, tandis que la comparaison avec l'*Epître d'Aristée* conduit à la conclusion bien différente, pour ne pas dire contraire, que « le fossé qui sépare Diodore d'un classicisant de la première heure — frühzeitiger Klassizist — tel que Denys d'Halicarnasse n'est ni large, ni profond ». Et le bilan de ces comparaisons s'établit ainsi: « Fondamentalement, aussi bien Denys que Josèphe sont des hellénisants — Hellenisten — comme l'est aussi Diodore; et dans une certaine mesure Polybe et plus encore Diodore sont des classicisants comme Denys et Josèphe. La différence entre les deux catégories, qu'il ne s'agit pas de nier, réside avant tout en ceci qu'à partir de Denys on a travaillé en historiographie, en ce qui concerne la forme stylistique, d'après un programme précis. » Ces jugements nuancés ont été assez heureusement fixés par A. Lesky dans la formule 'helléniste pré-classicisant' — vorklassizistischer Hellenist [2] —. Les hésitations même de Palm nous avertissent

[1] *Op. cit.* (*supra* p. 144 n. 1), notamment pp. 198, 201 et 206, d'où proviennent, dans l'ordre, mes trois citations.

[2] *Geschichte der griechischen Literatur* [3] (1971), 872.

cependant que cette formule ne constitue pas nécessairement le dernier mot de la philologie et je vais essayer de montrer dans la seconde partie de cet exposé, en manière de contre-épreuve, ce qui se passe dès le moment où l'on cesse de s'orienter par rapport au seul Denys, ou par rapport à Denys, Philon et Josèphe pour inscrire désormais le phénomène classicisant sur un horizon plus vaste.

* * *

Je rappellerai tout d'abord que Denys n'est pas l'initiateur ou le point de départ d'un programme de stylistique strictement défini par l'imitation des modèles. Non seulement son contemporain Cécilius de Calacté professait en même temps que lui, ou l'avait fait un peu plus tôt, une doctrine similaire, mais encore Cicéron, dans le *Brutus*, l'atteste pour l'année 50 quand il évoque par la bouche de Brutus les slogans « *Atticorum similes esse volumus* » (83, 287), « *Thucydidem imitamur* » (*ibid.*) et « *Demosthenem imitemur* » (84, 289). Et Brutus à son tour porte implicitement témoignage pour un enseignement reçu quelque vingt ans plus tôt à Athènes, celui du rhéteur Pamménès qui lui avait, comme l'écrit ailleurs Cicéron, « fait connaître tout Démosthène » [1]. A cette date, Diodore n'était pas encore arrivé à Rome, et s'il y séjourne à peu près à l'époque de la dictature de César, il n'a pas pu ignorer ce qu'on y disait alors de la nécessité d'imiter les classiques, non seulement Démosthène et Thucydide, mais aussi Hypéride et Xénophon, toujours selon Cicéron [2]. Qu'on appelle les générations successives des rhéteurs qui enseignaient ce précepte ancien atticisme — älterer

[1] *Orat.* 30, 105. Je ne retiens pas *Rhet. ad Her.* I 2, 3 : *haec omnia tribus rebus assequi poterimus arte imitatione exercitatione*, où *imitatio* se définit par *qua impellimur cum diligenti ratione ut aliquorum similes in dicendo valeamus esse* et se rapporte à la voix et l'attitude d'une personne que l'on cherche à reproduire.

[2] *Ac.* I 3, 10 (Hypéride et Démosthène) et *De orat.* II 13, 57-58 (Thucydide et Xénophon).

Attizismus — avec Blass [1], atticisme ou classicisme, le mot d'ordre adressé à leurs élèves ne change pas: formez votre style en imitant les prosateurs classiques ! A la troisième génération, Denys ne dit rien de plus et en particulier n'ajoute pas un mot sur l'épuration de la langue, ses traités ne touchant toujours qu'au style. Qu'il mentionne Hérodote, Ephore et Théopompe à côté et même au-dessus de Thucydide n'est pas non plus nouveau par rapport à la doctrine atticiste: sans les proposer explicitement comme des modèles à imiter, Cicéron n'a pour eux trois, en divers endroits de ses traités sur l'art oratoire, que des éloges et l'on devine à travers ce qu'il en dit qu'ils appartenaient de son temps à une sorte de canon des historiens entre lesquels les rhéteurs pouvaient marquer leurs préférences. Sur le plan théorique, donc, et c'est à quoi tendait cette première mise au point, Denys n'a rien enseigné aux écrivains de sa génération, contrairement à l'opinion de Palm, que Diodore n'ait pu déjà entendre de la bouche des rhéteurs en activité quand il arrive à Rome pour y rassembler, comme il le dit en I 4, 3, les matériaux de sa *Bibliothèque historique*.

De la doctrine, passons au style ! Si l'on s'en tient aux analyses détaillées de Palm sur la forme de la phrase, les figures de rhétorique et la phraséologie, mais qu'on exclue le lexique, partout affleure l'influence de la rhétorique et partout aussi, en raison justement de cette influence qui ne saurait avoir d'autre manière de se manifester, Palm se trouve en mesure de citer les modèles classiques tout en constatant que les auteurs hellénistiques en général — Diodore ne constitue pas une exception — ont tendance à surenchérir sur eux. Un seul exemple suffira, celui de l'hyperbate du type ὑπὸ πολλῶν ἀναιρούμενα περιστάσεων (Diod. I 2, 5), où le verbe s'interpose entre deux mots interdépendants. De cette figure, pour laquelle on dispose de statistiques de Luise Lindhamer permettant des comparaisons

[1] *Die griechische Beredsamkeit in dem Zeitraum von Alexander bis auf Augustus* (Berlin 1865), 99-101.

étendues [1], on trouve sur 1000 lignes de texte 26 occurrences chez Isocrate, Hérodote, Thucydide et Xénophon, 30 chez Démosthène, 40 chez Diodore, 51 chez Philon, 62 chez Polybe, 68 chez Josèphe, 102 chez Denys d'Halicarnasse. Tout en reflétant clairement les caractères différents d'auteurs plus ou moins portés à souligner les idées fortes de leurs compositions, ces chiffres situent incontestablement Diodore dans le groupe des stylistes formés par les rhéteurs, aux côtés de Philon, de Josèphe et, pour une fois, de Polybe, tandis que Denys fait cavalier seul dans l'usage systématique ou même mécanique de l'hyperbate. Mais ils montrent bien aussi, et c'est là le point, que l'imitation des classiques n'est pour rien dans cette inflation et qu'il a fallu un enseignement spécial dans les classes de rhétorique pour la provoquer. Considérons d'autre part le présent historique: bien que fréquent dans la langue parlée et dans la Κοινή du *Nouveau Testament*, il se raréfie dans la langue écrite hellénistique jusqu'à Diodore, qui n'en use pour ainsi dire jamais, mais sera remis en honneur jusqu'à l'abus par Denys, parce qu'il y reconnaîtra un stylème, tandis que Diodore et ses prédécesseurs, d'un point de vue de stylistes, n'y voyaient qu'un vulgarisme. Impact de la doctrine de l'imitation ? Non, mais bien évolution de l'enseignement des rhéteurs qui ont dû condamner cette tournure tant qu'ils la ressentaient comme propre à la langue parlée et qui ont changé d'avis après avoir pris conscience de son pouvoir d'expression. Et dans ce cas nous en tenons la preuve concrète, car il arrive plus d'une fois que Diodore transcrive au passé ce que l'auteur qu'il compile avait exprimé par le présent historique, notamment dans les chapitres 19 à 31 du livre XIV extraits d'un bout à l'autre de l'œuvre classique qui recourt le plus souvent à ce temps du récit,

[1] *Zur Wortstellung im Griechischen. Eine Untersuchung über die Spaltung syntaktisch eng zusammengehöriger Glieder durch das Verbum* (Diss. München 1908), 63-5. Avec un compte statistique un peu différent, S. Usher, *art. cit.* (*supra* p. 144 n. 1), 359-60, obtient une progression analogue: 136 chez Xénophon, 185 chez Diodore, 228 chez Polybe, 377 chez Denys.

l'*Anabase* de Xénophon [1], tandis qu'à l'inverse le rhéteur à qui nous devons le traité *Du sublime* loue son usage comme propre à dramatiser le récit, cite à l'appui un passage de la *Cyropédie* (VII 1, 37) et renvoie généralement à Thucydide: l'enseignement rhétorique a accompli sa fonction, qui est d'extraire des auteurs classiques les figures ornementales.

Quant à la langue, si Denys rejette nombre de vulgarismes que Diodore admet encore et s'il redonne vie à quelques termes tels que ὅδε et σφᾶς σφῶν σφίσι tombés en désuétude comme il l'a fait du présent historique en tant que figure, Philon et Josèphe n'ont pas toujours suivi le mouvement et se trouvent parfois plus près de Diodore que de l'auteur des *Antiquités romaines*. Ainsi pour ὅδε ils ont imité Denys, mais il ne l'ont pas fait pour σφᾶς σφῶν σφίσι si j'en crois mes lectures, non exhaustives il est vrai, et les aides de Josèphe non plus. Inversement ἴδιος, qui remplace le possessif réfléchi ἑαυτοῦ chez Diodore, est évité par Denys mais redevient courant, conformément à l'usage hellénistique, chez Philon et chez Josèphe. Denys apparaît donc solitaire dans son purisme, et s'il doit certaines performances exceptionnelles sous ce rapport à l'imitation plus fidèle et plus attentive des modèles classiques, conformément à sa doctrine, il n'en témoigne pas moins par son isolement que celle-ci n'a pas eu beaucoup plus d'effet que celle de ses prédécesseurs. Cela revient à dire que la rhétorique, à la différence de ce qu'elle a réussi pour le style, n'a guère réformé la langue au cours de la période qui va de Diodore à Josèphe et qu'il faut qualifier de singulières les exigences que Denys s'est imposées pour l'emploi ou le rejet de quelques rares tournures.

Les conséquences de ce changement des perspectives ne s'arrêtent pas à l'incorporation possible de Diodore dans le

[1] On comparera par exemple Xen. *An.* IV 8, 7 ἀναδιδόασιν et Diod. XIV 29, 5 ἔδωκαν. De même Thuc. VII 50, 4 ἡ σελήνη ἐκλείπει et Diod. XIII 12, 6 ἐξέλιπεν ἡ σελήνη.

groupe des prosateurs classicisants. Ainsi que Palm en avait fait l'observation, son style n'est pas moins proche de celui de l'historien Sosylos, dont un papyrus de Wurzburg a sauvé quelque quarante lignes tirées de ses *Exploits d'Annibal* [1]. De ce Sosylos, Cornélius Népos rapporte non seulement qu'il accompagnait Annibal dans toutes ses campagnes, mais aussi qu'il lui apprit le grec: *atque hoc Sosylo Hannibal litterarum Graecarum usus est doctore* [2]. Il assumait donc dans son entourage une fonction de lettré, ce qui s'accorde bien avec le style très caractéristique des pages conservées: un style de rhéteur s'il en fut jamais. Dans la quarantaine de lignes encore lisibles, toutes les périodes sans exception se décomposent en deux parties articulées l'une à l'autre par μὲν... δέ, par καὶ ou par οὐκ... ἀλλά, une fois aussi soulignées par διπλασίως, une autre fois par ἅμα [3]. L'image, la redondance et la périphrase y abondent. Mais les participiales et les infinitives substantivées supplantent les subordonnées conjonctives et les poétismes ἐπιρράττειν, ἔφεδρος, εὔμετρος, εὐθαρσής et προγενής, à côté du composé hellénistique προιστορῶ, y représentent ce que Palm appelle la prose hellénistique standard en se référant à Polybe et à Diodore, à quoi je préférerais substituer les termes de prose hellénistique ornée, ou prose hellénistique rhétorique, pour éviter tout risque de confusion avec la prose utilitaire, la 'Fachprosa' de Lars Rydbeck [4], propre à des auteurs tels que Dioscoride ou Héron d'Alexandrie. Car à nouveau l'influence du cours de rhétorique s'y

[1] *FGrHist* 176 F 1.

[2] *Hann.* 13, 3.

[3] S. Usher, *art. cit.* (*supra* p. 144 n. 1), 361-2, observe que Denys, parce qu'il critique l'abus des propositions antithétiques chez Isocrate (*De Isocrate* 13), ne présente sur 140 pages que 196 oppositions par μὲν... δέ contre 261 chez Xénophon, 274 chez Polybe et 291 chez Diodore. En revanche les balancements par τε... καί, καὶ... καί, οὔτε... οὔτε, μήτε... μήτε et εἴτε... εἴτε sont au nombre de 158 chez lui contre 83 chez Xénophon, 45 chez Polybe et 38 chez Diodore: on ne saurait mieux démontrer que la figure, chez lui, l'emporte sur l'imitation !

[4] *Fachprosa, vermeintliche Volkssprache und Neues Testament. Zur Beurteilung der sprachlichen Niveauunterschiede im nachklassischen Griechisch* (Uppsala 1967).

trahit avec une grande évidence, et si ce texte fait penser à Isocrate plutôt qu'à Démosthène, par exemple, du moins dans son allure générale, c'est que la rhétorique hellénistique recommandait le premier plutôt que le second aux historiens après l'expérience si réussie d'Ephore et de Théopompe.

Avec Sosylos, le système stylistique de Diodore, si je puis dire, recule chronologiquement de plus d'un siècle, jusqu'à une date voisine de l'an 200. Mais on peut remonter plus haut encore à deux papyrus du IIIe siècle trouvés l'un à Hibeh, l'autre à Hermoupolis. Le premier, qui date du règne de Ptolémée Philadelphe, restitue cinq colonnes d'un discours fictif par lequel un général athénien, vraisemblablement Léosthénès à en juger d'après la situation politique évoquée, la préparation de la Guerre Lamiaque, est supposé s'adresser à ses concitoyens pour les encourager à se battre malgré leur faiblesse contre un ennemi redoutable. Körte et Jacoby y ont vu, non sans hésitation, une composition d'historien dans le récit des événements consécutifs à la mort d'Alexandre, avançant par exemple le nom de Théopompe [1]. Mais les maladresses historiques sur lesquelles ils se fondent et qui excluent, en effet, un discours réel parlent plutôt en faveur d'une fiction rhétorique: c'était l'opinion de Jander, et Robert W. Smith y est revenu dans son étude comparative des papyrus à contenu déclamatoire [2]. Le second est un plaidoyer également fictif placé dans la bouche de Leptinès répondant aux accusations de Phormion et du *Contre Leptinès* de Démosthène [3]. L'absence de colophon à la fin du discours, qui coïncide pourtant avec la fin du rouleau, garantit dans ce

[1] *PHib.* 15 = *FGrHist* 105 F 6; cf. A. Körte, in *Arch. f. Papyrusforschung* 6 (1913), 237. K. Jander (ed.), *Oratorum et rhetorum graecorum fragmenta nuper reperta* (Bonn 1913), 31-3, s'en est tenu pour sa part à l'hypothèse initiale d'un discours fictif.

[2] *The Art of Rhetoric in Alexandria. Its Theory and Practice in the Ancient World* (The Hague 1974), 115.

[3] *PBerol.* 9781, publié par K. Kunst, *Rhetorische Papyri*, Berliner Klassikertexte VII (Berlin 1923), 4-13.

cas la fiction et confirme le sentiment qu'il s'agit d'un modèle de rhéteur. Les deux documents ressortissent donc au genre des μελέται, littérature scolaire sans autre ambition que de fournir des modèles oratoires dans différents genres aux élèves des cours de rhétorique. L'un et l'autre, par conséquent, nous font entrer dans le seul vrai laboratoire du style classicisant: l'école. L'un et l'autre, en effet, ils s'appliquent à reproduire d'aussi près que possible le style périodique des orateurs du siècle précédent. Le premier doit à Démosthène, qui s'imposait comme modèle en raison de la situation politique, la reprise de la lutte contre le Macédonien, peut-être un certain vocabulaire, notamment les termes ἄθῳος, ῥᾳθυμία, τὸ σύνολον, ἐπιστῆναι τοῖς πράγμασι, κρίσις au sens de 'moment décisif', mais surtout les amplifications binaires et les hyperbates, ainsi que l'alternance de périodes longues à deux parties et de phrases brèves à l'accent incisif. Le second, plus près encore de Démosthène par son sujet, l'est aussi par les nombreuses imitations, parfois littérales, des discours auxquels il est supposé répondre, le discours *Contre Leptinès* et le discours *Sur la Couronne*. Mais la langue, déjà au III^e siècle, ne suit pas le style: on trouve dans le premier discours θαρσήσαντες pour θαρρήσαντες et διότι au sens de 'que', qui remplace partout ὅτι; dans le second, –σσ– remplace partout –ττ– attique (mais on rencontre ἔλαττον à côté de κρεῖσσον), ἀγανακτῶ est construit avec κατὰ suivi du génitif et περιορῶ avec le génitif comme ὑπερορῶ, le composé κατισχύω au lieu du simple ἰσχύω est un modernisme. Bref, rien ne distingue essentiellement ces deux discours, ou déclamations, des discours fictifs de Servius Tullius et de Brutus chez Denys que nous avons pris pour point de départ et pour textes de référence, sinon que la langue des premiers, chronologiquement plus proche de celle des orateurs attiques, comporte un peu moins d'hellénismes que celle des seconds. Mais ce qu'il me paraît plus nécessaire de souligner dans cette comparaison, c'est l'identité parfaite des intentions manifestées par les premiers et les seconds à deux siècles et demi de distance: comme Denys,

les auteurs de ces deux démonstrations oratoires ont réglé l'art de la prose sur l'imitation des classiques — le terme n'est pas anachronique: Démosthène est leur classique — et comme Denys ils ont procédé par une réduction du modèle à ses éléments les plus frappants, les figures de style, la lecture directe de l'œuvre classique se trouvant ainsi doublée, mais non remplacée, par le modèle réduit. Comment, dès lors, ne pas leur appliquer à eux aussi, à eux déjà, l'étiquette de classicisants ? Que leur manque-t-il ou qu'ont-ils de trop pour ne pas la mériter ? Rien, en vérité, et c'est pourquoi je vais essayer de conclure en replaçant désormais le phénomène de la prose classicisante sur cet horizon une nouvelle fois élargi.

Tout au long de nos analyses, les rapports entre cette prose et l'enseignement des rhéteurs se sont révélés étroits, constants, privilégiés et déterminants. Etroits par la participation massive des rhéteurs eux-mêmes à la composition d'œuvres en prose, constants, puisqu'on les constate opérants dans toutes les œuvres considérées, du III^e siècle jusqu'à Josèphe, privilégiés, car aucune autre influence doctrinale n'entre en concurrence contre celle de la rhétorique, enfin déterminants, puisque la prose d'art, du moins celle que les rhéteurs ont façonnée, a pris une forme qui la distingue nettement de toute autre prose. Mais nous avons noté aussi que les rhéteurs se sont toujours voulus les interprètes d'une tradition classique, ses gardiens et non ses rénovateurs. Tout en la rendant transmissible au moyen de quelques règles qui en fixaient les caractéristiques et de modèles qui montraient l'application pratique de celles-ci, ils ne lui ont pas substitué leurs œuvres. Cette tradition comme telle, c'est-à-dire à la fois le sentiment que certains prosateurs, tant historiens qu'orateurs, devaient servir d'exemples aux écrivains postérieurs et le choix de ces auteurs exemplaires, il n'est pas aisé de fixer l'époque de son élaboration ni d'imaginer comment et pourquoi le besoin s'en est fait sentir. Il se peut que la controverse sur les mérites respectifs d'Isocrate, maître du discours épidictique, et de Démosthène, maître du discours 'pragma-

tique', donc politique, qui apparaît chez Théophraste et se poursuit en termes de critique littéraire et stylistique chez Démétrios de Phalère, Hiéronymos de Rhodes et Cléocharès de Myrléa [1] en marque le commencement. La différence soulignée alors entre discours écrit et discours prononcé dans un débat pourrait avoir servi de mise en garde contre l'illusion d'une formation à l'éloquence par l'exercice écrit, la μελέτη. Quoi qu'il en soit, on ne peut hésiter que sur quelques décennies, puisque le plus ancien de nos deux papyrus date déjà de la génération de Cléocharès. Dès cette date, donc, les rhéteurs avaient identifié dans les modèles et déjà standardisé à partir d'eux les formes de périodes les plus fréquentes, les figures ou les stylèmes les plus typiques, un certain vocabulaire topique. Ce n'est pas ainsi qu'avaient procédé leurs prédécesseurs du siècle précédent: les modèles de discours d'un Isocrate ou d'un Anaximène n'imitaient pas les œuvres des glorieux orateurs du siècle de Périclès.

Pratiquement immuable, répandu dans tout le monde grec, l'enseignement classicisant durera jusqu'à l'aube de la renaissance atticiste de l'époque flavienne. A part les auteurs venus du milieu des rhéteurs, il n'a pas plus influencé la prose en général que ne l'a fait, par exemple, l'enseignement de la dissertation française en ce qui concerne les écrivains français du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. Mais quand un Polybe, un Strabon ou même un Dioscoride, dans la préface de sa *Pharmacopée*, désire s'élever au-dessus de la simple langue écrite, il n'use pas d'autres ornements que de ceux que lui ont montrés les rhéteurs et ce sont ceux-là mêmes de la prose classicisante. Mais qu'un rhéteur se veuille à son tour écrivain, comme Cécilius de Calacté ou Denys d'Halicarnasse, ou qu'un bon élève des rhéteurs fasse métier d'écrire, comme Sosylos, comme Diodore, comme Philon d'Alexandrie, tout naturellement la

[1] Voir M. J. Lossau, *Untersuchungen zur antiken Demosthenesexegese* (Bad Homburg 1964), 52-65.

prose classicisante émerge à la surface de la littérature avec ses exagérations propres, plus ou moins marquées selon le niveau de l'auteur dans la hiérarchie de la rhétorique. Denys occupe, entre les auteurs dont l'œuvre nous est connue, le sommet de l'échelle parce qu'il est le seul rhéteur professionnel dont l'œuvre se soit conservée. Diodore, à l'inverse, en occupe les échelons inférieurs, sans doute parce qu'il n'a ni le talent d'un Philon, ni les compétences techniques des aides de Josèphe. Quant aux asianisants, dont il serait léger d'ignorer l'intervention entre les classicisants de la première heure et ceux des générations de Cicéron et de Denys, il faut se rappeler qu'ils sont eux aussi des rhéteurs, pour la plupart, et que s'ils contestent les modèles traditionnels de leurs adversaires, ce n'est pas pour inventer un art nouveau, mais pour préférer d'autres modèles tout aussi classiques, comme le fait leur chef de file, Hégésias, en se recommandant de Lysias: l'imitation n'est pas mise en cause. Au contraire, développement particulier au sein du système de l'enseignement par l'imitation, plutôt qu'il n'en ébranle les bases l'asianisme confirme leur solidité. Dans la tradition classicisante, la langue seule évolue, donnant l'illusion de périodes stylistiques différentes, mais la rhétorique et ses références classiques bloquent le style, et c'est pourquoi, en définitive, je ne crois pas qu'il y ait lieu de reconnaître une physionomie particulière à la période délimitée par la dynastie julienne que ne distingue, à mon sens, aucune réelle nouveauté.

# DISCUSSION

*M. Gelzer :* Mit seinen prächtig dokumentierten und klaren Ausführungen stellt uns Herr Lasserre wieder vor das Problem der Tradition. Wir haben ja schon gesehen, dass Klassizismus, Attizismus und alle anderen solchen Bewegungen in einer Tradition der Rhetorik, oder besser gesagt der rhetorischen Bildung stehen, die sie voraussetzen, an die sie anknüpfen und zu der sie im technischen Sinne kaum etwas Neues hinzubringen. Wenn sie eine Richtungsänderung dieser Tradition herbeiführen, oder wenigstens herbeizuführen beabsichtigen, so besteht diese im besten Fall darin, dass durch sie die traditionellen Elemente dieser Bildung eine neue Funktion und damit einen neuen Sinn erhalten. Die Frage ist also, ob diese rhetorische Tradition so einförmig und gleichbleibend ist, dass darin wesentliche Richtungsänderungen überhaupt nicht festgestellt werden können, oder ob es doch solche gibt, die als Epochen betrachtet werden können.

*M. Lasserre:* Le seul événement qui me paraisse faire date est moins un fait chronologique qu'un fait géographique ou politique: le fait romain, c'est-à-dire l'arrivée massive à Rome des rhéteurs grecs et l'obligation pour eux de proposer leur enseignement à un public dont le grec n'est pas la langue maternelle et qui ne prétend pas s'illustrer ensuite en littérature grecque. Le cas de Josèphe écrivant en grec après avoir appris cette langue surtout à Rome n'est pas le plus fréquent. Mais on peut se représenter qu'à la même époque, à Alexandrie, à Athènes, à Pergame, en Asie Mineure, l'activité littéraire n'était pas touchée par cette confrontation d'un nouveau genre, et la littérature dite classicisante, de fait, ne se transplante pas dans ces centres de culture avant la renaissance atticiste. Elle demeure un événement romain; ou mieux: la forme prise à Rome d'un processus de diffusion du grec commencé en Orient aussitôt après la conquête d'Alexandre.

*M. Russell :* 1) I should like to express full agreement with the view that Dionysius was not so much an innovator as he claimed, and that we should not make too sharp a distinction between the epoch that he inaugurated and the rhetoric of the preceding period.

2) Would you agree that, so far as practical life is concerned, ancient rhetoric is mainly a confidence trick perpetrated on anxious pupils by their teachers ? My own reservations about this point of view spring from occasionally hearing lawyers in court: I cannot help thinking that what they most need is basic rhetorical instruction on how to treat εἰκός, determine the στάσις of the case, and so on ! This leads me to suppose that the elaborate edifice of ancient rhetoric had a kernel of practical utility, even in Quintilian's day.

*M. Gelzer :* Ich stimme völlig überein mit dem, was Herr Russell gesagt hat. Die Unterschiede in der Zielsetzung werden in den uns erhaltenen rhetorischen Traktaten meistens absichtlich übertrieben, denn diese Traktate sind Propagandaschriften für Schulen. Jeder Verfasser einer solchen Propagandaschrift macht seinen Schülern ein Angebot, was sie bei ihm lernen können (bei den Sophisten heisst das παράγγελμα), und Verheissungen, was sie dadurch werden könnten, und anderseits warnt er sie vor der Konkurrenz, indem er in den schwärzesten Farben darstellt, welche Gefahren der Unterricht bei ihr für die armen Schüler in sich berge. Ein Attizist wird also seine Konkurrenten entweder als Asianisten beschimpfen, oder wenigstens nachzuweisen suchen, dass sie innerhalb des Attizismus eine ganz falsche und unfruchtbare Richtung eingeschlagen hätten. Zu dieser Schulpropaganda gehört auch — und auch das steht in einer alten Tradition — dass man erklärt, das, was man selber biete, sei vollkommen neu und neuartig. Daher stammt das Interesse der Attizisten, zu erklären, ihre Bewegung sei ein Neuanfang. Im Dienste dieser Schulpropaganda kann auch die klassizistische Geschichtskonstruktion von den drei Perioden verstanden werden. Man kann dann behaupten, man stehe selber an der Spitze einer Bewegung, die eben jenes Grosse, Alte wieder erneuere.

Die von Herrn Lasserre anerkannten und untersuchten Klassizisten haben gewisse Eigentümlichkeiten gemeinsam, die doch offenbar nicht zufällig sind. Nikolaos von Damaskus, Flavius Josephus, Philo von Alexandria sind alle als Gesandte nach Rom gekommen. Sie sind alle von Geburt weder Römer, noch Griechen. Das gilt vielleicht auch für den Verfasser der *Apostelgeschichte*, der immerhin auch seine Botschaft Griechen und Römern nahebringen wollte. Flavius Josephus hat griechisch erst lernen müssen, wie später der Syrer Lukian. Alle haben sich also diese klassizistische Kultur erworben und sind durch sie in mehr oder weniger starkem Masse zu 'Attikern', sicher aber zu 'Hellenen' geworden, und sie haben sie dazu benützt, um Botschaften zu übermitteln oder Anliegen zu vertreten bei Römern, einige unmittelbar bei römischen Kaisern. Von daher bestätigt sich wieder, dass die Übernahme dieses 'Attizismus' respektive 'Hellenismus' durch die Römer eine wichtige Rolle gespielt hat, wie Dionys es behauptet. Er bietet Nichtgriechen und Nichtrömern jene Möglichkeit, sich eine neue geistige Identität zu erwerben, die für sie im Machtgefüge des römischen Reiches von Bedeutung ist. Daher kommt ein Teil der Anziehungskraft und der integrierenden Wirkung dieses Klassizismus, und anderseits bestätigt sich von dieser Seite her, dass die Übernahme des Klassizismus und des Attizismus durch Rom dieser Bildung eine neue Funktion und einen neuen Sinn gegeben hat, und deshalb wirklich als Epoche angesehen werden kann.

*M. Bowersock:* So comprehensive a view of Greek classicizing prose makes very plain the formative role of cultural centers outside Greece itself. Rome above all, but also Alexandria and the Greek schools of Palestine, shaped the Greek prose of the early empire. There were inevitably local differences, especially Semitic traces in Nicolaus, Philo and Josephus; but in general it is remarkable that the prose of this era had so much in common. The leadership of Rome is well represented, as M. Gelzer has justly observed, by the Roman contacts of many near-eastern authors who served on embassies to the city.

*M. Lasserre :* Il convient, en effet, d'élargir l'observation précédente: confrontés à Rome avec un public non grec, les rhéteurs l'étaient aussi à Alexandrie à un public juif parlant normalement l'araméen (Philon constitue une exception). A ce public comme au public de langue latine s'initiant à la langue grecque à travers les auteurs classiques, ils devaient apporter les règles du bien dire et du bien écrire, qui sont, à mon sens, l'armature et le contenu de l'enseignement classicisant, et il n'y a rien d'étonnant à ce que ce public, apprenant le grec classique et non la langue vulgaire, ait produit des œuvres nettement plus classicisantes que ne l'étaient celles des Grecs des générations précédentes et de leur génération.

*M. Bowersock :* On the rhetorical character of Dionysius' history, it is perhaps worth reminding ourselves of the traditionally rhetorical character of the genre as a whole. In the *De legibus* Cicero conceived of history as *opus oratorium*. By contrast, however, *commentarii* (like Caesar's) or ὑπομνήματα (like Strabo's) were not noticeably rhetorical.

*M. Lasserre :* L'observation de M. Bowersock est probablement juste au sein de l'historiographie rhétorique, qui constitue un genre en soi, encore que nous manquions singulièrement de points de comparaison, mais elle ne tient pas compte de l'ensemble de la littérature historique. Vis-à-vis des œuvres intitulées *Commentaires*, par exemple, forme littéraire non moins importante en quantité comme en influence, la singularité de l'historiographie rhétorique subsiste. Strabon, qui conçoit son œuvre historique comme la continuation de celle de Polybe et lui donne le titre de *Commentaires* que celle-là n'avait pas, et qui rédige sa *Géographie* sous le même titre peut-être, en tout cas dans le même esprit, écrit tout autrement que Denys d'Halicarnasse. Et le cas de Josèphe est typique: ce n'est pas l'option pour le genre rhétorique qui explique la tendance classicisante dans son œuvre, mais le recours à des rhéteurs dans sa rédaction, puisque dans les *Antiquités juives* le style historique courant prévaut presque partout et le style classicisant ne s'y substitue que là où il a laissé la rédaction à ses aides.

*M. Gelzer:* Die historischen Werke dieser klassizistischen Rhetoren stehen natürlich auch in einer Tradition und verstehen sich auch selber so. Dass die Geschichtsschreibung ein Werk der 'Rhetoren' sei, wird jedenfalls seit den sogenannten Isokrateern angenommen. Die Geschichtswerke des Ephoros und des Theopomp gehören dazu, und auf der lateinischen Seite Sallust und Tacitus. Als erster bedeutender Vertreter der ὑπομνήματα gilt dagegen Ptolemaios I. In diese Reihe stellt sich offenbar Strabo mit seinen Ὑπομνήματα ἱστορικά. Deshalb stilisiert er sich offenbar auch weniger als Rhetor, Klassizist oder Attizist. Er schreibt darum in einer technischen 'Fachsprache', nicht in der Sprache der gehobenen Literatur, weil sein Werk damit nicht beansprucht, ein Werk der hohen Literatur zu sein wie die 'rhetorischen' Geschichtswerke, sondern eine technische Materialsammlung. Aber sogar damit erklärt er, den Zweck der 'isokrateischen' Bildung fördern zu wollen (I 1, 22, p. 13). Auf der lateinischen Seite entsprechen dem die *commentarii*. Dazu ist immer noch gut G. Avenarius, *Lukians Schrift zur Geschichtsschreibung* (Meisenheim/Glan 1956), 84 ff. zu ὑπόμνημα als mittlerer Stufe zwischen Stoffsammlung und formgemässer Ausarbeitung.

*M. Maurer:* So verblüffend in unserem Zusammenhang das Fazit ist, dass es eine klassizistische griechische Prosa gar nicht gegeben hat; dass tatsächlich die griechische Prosa der Zeit, in der die Traktate des Dionysios von Halikarnassos, des Caecilius von Kale Akte, des Autors von Περὶ ὕψους entstanden, ihrer eigenen, historisch bedingten Dynamik folgte; dass nicht eigentlich die Werke der Vergangenheit, sondern die in den Handbüchern der Rhetorik zitierten Beispieltexte — soweit überhaupt — Gegenstand der 'Nachahmung' waren: dieser Befund ist nicht ohne Parallele in andern Literaturepochen. Dante wird nicht müde, Vergil als sein 'alleiniges' Vorbild zu preisen:

'Tu se' lo mio maestro e 'l mio autore;
Tu se' solo colui da cu' io tolsi
Lo bello stilo che m'ha fatto onore.'

(*Inf.* I 85-87)

und Racine beruft sich in ähnlicher Weise immer wieder auf Euripides als sein Vorbild; aber natürlich kommt Dante von der mittelalterlichen allegorischen Dichtung, Racine von der französischen Alexandriner-Tragödie und Tragikomödie des 17. Jhdts. her, deren Stil eher von lateinischen (Seneca !) und neulateinischen, italienischen und spanischen Vorbildern geprägt ist [1]; Dante greift oft genug auf mittelalterliche Centones, nicht auf die Originale zurück, Racine lernt Sappho über Περὶ ὕψους (10, 1-3) kennen, und dort (15, 2; 15, 8) dürfte er auch die Anregung für die Gestaltung des Schlusses seiner *Andromaque* (vv. 1636-1643) 'nach Euripides' empfangen haben.

Eine Schrift wie Περὶ ὕψους rückt durch diese Sachlage, obwohl sie formal noch als τέχνη, als Anweisung für die Herstellung von rhetorischen Texten auftritt, in die Nähe des literarischen Manifests, das Forderungen auch ohne Rücksicht auf deren Einlösbarkeit aufstellen kann und das auch, als Diagnose und Willenserklärung, nicht durch den Umstand entwertet wird, dass die literarische Entwicklung selbst weniger 'revolutionär' oder jedenfalls anders und weitgehend unabhängig verläuft.

Gleichwohl möchte ich fragen, ob es nicht doch einzelne Versuche zur Einlösung der klassizistischen Postulate in der rhetorischen Praxis gegeben hat, und insbesondere, wieweit Gabriele Dalla Pietras, Boileaus und Popes Behauptung zutrifft, dass der Autor von Περὶ ὕψους in seiner Schreibweise selbst die von ihm aufgestellten Postulate erfüllt.

*M. Lasserre :* Touchant le *Traité du Sublime*, je ne vois pas de raison évidente de le séparer des œuvres doctrinales de Denys ou de Cécilius de Calacté, par exemple en tant que démonstration de critique littéraire par opposition aux traités pratiques de rhétorique. La forme épistolaire qui est commune au *Traité du Sublime* et à plusieurs écrits de Denys — et je pourrais en citer d'autres exemples — en font des ouvrages de propagande ou, si l'on veut, des protreptiques :

[1] Vgl. R. C. Knight, *Racine et la Grèce* (Paris 1950), *passim*.

le rhéteur esquisse les principes généraux de son enseignement et les justifie par des exemples, des réflexions, des préceptes, voire un programme didactique, mais il renvoie implicitement à ses cours pour la pratique de l'art d'écrire. Ainsi la question de savoir si le constat, le diagnostic porté sur une situation littéraire comporte ou non un aspect d'enseignement ne se pose guère : il importe seulement à l'auteur de définir sa position doctrinale.

*M. Preisshofen :* Zu fragen ist, ob für die griechische Poesie die klassizistische Tendenz nicht doch eine gewisse Rolle spielt. Da zur Kontrolle nur das Epigramm, d.h. eine Literaturgattung, deren Entwicklung immerhin über Jahrhunderte kontinuierlich zu verfolgen ist, zur Verfügung steht, ist das Problem schwierig. Denn die Variation von Vorbildern gehört seit jeher zur Gattung Epigramm. Nun hat aber W. Ludwig, « Die Kunst der Variation im hellenistischen Liebesepigramm », in *Entretiens Hardt* 14 (1968), 299 ff., gezeigt, dass die Variation im 3. Jh. v. Chr. sich grundsätzlich von der ab 100 vor unterscheidet. Ja, es sieht so aus, als ob sogar eine 'Pause' (vgl. 301 f.) in der Tradition zu einem eindeutig rückwärts gewendeten Neueinsatz geführt habe. Diese neue Tendenz ist « imitativ und literarisch ». Könnte darin nicht eine klassizistische Tendenz auch in der griechischen Poesie gesehen werden ?

*M. Lasserre :* Je ne puis me rallier à cette suggestion. L'épigramme littéraire grecque que nous connaissons est composée dans la plupart des cas en fonction de recueils collectifs, les *Couronnes*, dans lesquels le lecteur devra comparer entre elles les épigrammes de divers auteurs et de diverses époques réunies par sujets. En acceptant la règle du jeu, le poète épigrammatique entre dans un processus continu de variations sur un thème (ou sur un modèle) donné qui a commencé dès le temps d'Asclépiade et de Callimaque et s'est poursuivi sans solution de continuité jusqu'à l'époque impériale. Chaque nouvelle découverte d'épigrammes sur papyrus en apporte la preuve. Ce processus diffère donc essentiellement de celui de l'imitation classicisante et ses effets ne peuvent être jugés selon les mêmes critères,

même si les styles des différentes époques portent une marque aisément reconnaissable. Quant à la littérature poétique en dehors de l'épigramme, le peu qu'il en reste ne nous permet pas de porter un jugement.

*M. Preisshofen:* Dass Variation desselben Themas für die Epigrammdichtung zu jeder Zeit charakteristisch ist, soll nicht bezweifelt werden. Aber es wäre doch wichtig, liesse sich nachweisen, dass die Art der Variation sich wesentlich ändert. Darauf hat meiner Meinung nach der zitierte Aufsatz Hinweise gegeben. Es gibt eben im späteren Hellenismus Beispiele dafür, dass eigentlich nicht mehr variiert, sondern mit Versatzstücken gearbeitet wird; vgl. J. Räder, « Eine klassizistische Frauenfigur in Rom », in *JdI* 93 (1978), 252 ff.

*M. Russell:* With great hesitation, I should like to express the view that one does notice a contrast between the richness of Meleager's epigrams and the λιτότης of those of Philodemus; yet both came from Gadara, only a generation or so apart. Does the contrast perhaps correspond to the difference between 'Asianist' and 'Atticist' inclinations in prose?

*M. Zanker:* Herr Lasserre und Herr Gelzer haben darauf hingewiesen, dass eine Qualitäts-Änderung in den klassizistischen bzw. attizistischen Bestrebungen in Rhetorik und Prosa mit der Übertragung nach Rom und ins Lateinische eintritt. Die römischen Adressaten unterscheiden sich vom Publikum der grossen hellenistischen Zentren aber vor allem dadurch, dass sie als Gesamtheit Nicht-Griechen sind und die griechische Kultur als Ganzes erlernen wollen. Der Schüler in Rom verlangt vom Lehrer daher das Beste als Summe dargeboten zu bekommen. Die kanonischen Listen und der spezifische Attizismus erhielten dabei eine neue Funktion.

Wenn die Nutzanwendung der klassizistischen Anweisungen der Rhetoren vor allem in den Schulübungen zu suchen ist, so haben wir auch hier wieder einen wichtigen Lebensbereich, in den die tatsächlich eigene Lebenserfahrung — durch den 'Klassizismus'

verhindert — nicht mehr eindringen konnte, wie wir es in der Diskussion nach dem Exposé von Professor Flashar schon sahen.

*M. Lasserre :* Ne serait-il pas intéressant que M. Zanker ou M. Preisshofen nous disent quelles tendances se dégagent successivement des divers styles de copies des œuvres classiques pendant la période qui va de l'alexandrinisme à la dynastie flavienne ?

*M. Zanker :* Man muss bei den klassizistischen Skulpturen zwischen den Kopien klassischer Werke einerseits und Umbildungen und Nachschöpfungen andererseits unterscheiden. Seit ca. 100 v. Chr. hat man in allen Perioden massgleiche Kopien mit dem sogenannten Punktierverfahren hergestellt, bei dem sich die Künstler um grösstmögliche Originaltreue bemühten. Aber auch die getreueste Kopie trägt Merkmale des Geschmacks ihrer Entstehungszeit. Für die Umbildungen und Nachschöpfungen gilt das natürlich in weit stärkerem Masse.

Im Groben kann man zwischen 100 v. Chr. und 150 n. Chr. vier Perioden unterscheiden. Die späthellenistische vermischt die Formensprache der klassischen Werke des 5. und 4. Jhdts. noch stark mit der der zeitgenössischen späthellenistischen Kunst. Mit der frühaugusteischen Zeit beginnt eine erste puristische Periode, in der z. B. eine besondere Vorliebe für Werke des Polyklet festzustellen ist. Sie wird abgelöst von der neronisch-flavischen Zeit, die eine naturnähere und sinnlichere Formensprache bevorzugt und mit dieser auch die *opera nobilia* zu 'beleben' versucht. Eine zweite puristische Phase beginnt in trajanischer Zeit und dauert bis nach der Jahrhundertmitte. Sie ist gekennzeichnet durch eine besondere Bevorzugung des frühklassischen Stils. In dieser Zeit sind auch die meisten 'getreuen' Kopien entstanden, wobei man freilich berücksichtigen muss, dass auch die meisten uninspirierten, rein handwerklichen Wiederholungen in diese Phase fallen. Mit allen gebotenen Kautelen könnte man von einer Parallele zum gereinigten Attizismus der Zweiten Sophistik sprechen.

*M. Gelzer :* Wenn wir die Entwicklung der rhetorischen Bildung in Parallele zu den von Ihnen beschriebenen Abschnitten des Klassizismus in den darstellenden Künsten sehen (späthellenistischer Klassizismus vom 2. Jh. bis zur Mitte des 1. Jhdts. — Wendung zu einem gewissen 'Purismus' um 50 v. Chr. — neuer neronischer 'Barock' — Rückwendung zu einem noch strengeren 'Purismus' der Kopien in hadrianischer Zeit), so sind wir doch versucht, gewisse Wendungen im rhetorischen Klassizismus damit in Zusammenhang zu bringen: den 'Attizismus' mit der puristischen Wende um 50 v. Chr. — Dionys von Halikarnass mit dem augusteischen Klassizismus — den Autor Περὶ ὕψους mit dem neuen 'Barock' der Sechzigerjahre — den ganz puristischen Attizismus nach Herodes Atticus mit dem hadrianischer Zeit. Das hat man ja wohl auch immer wieder einmal versucht; aber die Analogien scheinen jetzt klarer herauszutreten.